

sa verve et son entrain dans l'exécution de l'ouverture de *Martha* et de la *Marche aux Flambeaux*. L'un des musiciens, que conduisit le chef habile, M. Briatte, un corniste, M. Cabaret, a exécuté un solo de piston, remarquable par la pureté de son. Sorti des mêmes rangs, un chanteur, M. Martin, a dit avec goût une romance, puis a marié les sons d'une voix de ténor bien timbrée, avec l'éclat métallique de la voix de M. Delemer, pour le duo de la *Muette*, remplissant de merveille cette salle, dont l'acoustique est si riche. M. Delemer a en outre chanté un air de *Beatrice di Tenda*, avec succès. M. Knorr, violon, a prêté un utile concours, et s'est fait applaudir dans une fantaisie et spécialement dans le grand *Air des Tombeaux*, d'Artot.

Les honneurs de la soirée, cela devait être, M. Lecoq les a obtenus, les partageant avec notre spirituel chansonnier-chanteur, M. Desrousseaux. Obtenir un succès avec un piano et un accordéon ! c'est difficile, à première idée, mais l'artiste a fait son instrument. M. Lecoq a fait pleurer en disant sa romance de la *Jeune Aveugle*, qu'elle détaille avec goût et d'un son voilé, bien en situation et fait pour émouvoir. Puis elle a fait succéder le rire fou aux larmes, en jouant sur l'accordéon un pot-pourri des chansons de Desrousseaux, parfaitement agencé, et rendu avec gaité. Aussi était-on sous le même charme que si l'auteur lui-même eût donné son cachet propre. Desrousseaux a dû ajouter une cinquième chanson aux quatre qu'annonçait le programme. Inutile de dire combien on l'a applaudi.

En somme, soirée charmante.

Une fâcheuse nouvelle arrive de Calais.

Le paquebot anglais a manqué, dans la nuit de samedi à dimanche, la passe de Calais et a échoué; le bateau de sauvetage, donné par la reine d'Angleterre en témoignage de satisfaction pour avoir sauvé un bâtiment anglais, est allé au secours des naufragés.

Sur les trente passagers, huit sont n'ontés à bord du bateau, ainsi que les deux courtiers. Ces deux derniers ont seuls été sauvés; les huit passagers, enlevés sans doute par une lame, ont disparu, trois cadavres ont été retrouvés.

La malle des Indes était sur le paquebot, les dépêches ont été sauvées; elles ont été expédiées de Calais par train express.

Voici la dépêche adressée au *Moniteur* par le président de la Chambre de commerce de Calais :

« Le paquebot-poste anglais a abordé la jetée en entrant cette nuit dans le port de Calais, et une avarie, survenue par suite à l'avant de l'une de ses roues, l'a rejeté en dehors du chenal. Trois voyageurs ont péri victimes de leur trop grand empressement à se servir des moyens de débarquement mis immédiatement à leur disposition. Tous les autres passagers restés à bord avec la malle de l'Inde et la correspondance ordinaire ont été ensuite débarqués sans accidents. La mer était très grosse, le vent nord-ouest violent, mais favorable, la hauteur de l'eau plus que suffisante à l'entrée du port. »

C'est en donnant sur la jetée du port que la malle a échoué. Un bateau de sauvetage a été dirigé immédiatement et a accosté le *Prince-Frédéric*. Plusieurs voyageurs, parmi lesquels M. Dessaint fils, courrier de cabinet, se sont précipités dans le bateau qui a presque aussitôt chaviré. Trois voyageurs ont péri. Leurs corps ont été retirés, mais c'est en vain qu'on a mis en usage, pour les ramener à la vie, tous les moyens employés contre l'asphyxie. Les noms des victimes sont Anaef (Isaac) négociant suisse; Charles Davy, anglais, et Bruyère (J.-B.), indien.

L'élan donné à Rouen en faveur de l'exposition régionale se continue dans des proportions telles que les souscriptions auront bientôt atteint le chiffre de 200,000 francs. Ce n'est plus maintenant une question de garantie financière, chacun veut participer à l'œuvre, chacun veut inscrire son nom sur les annales de l'exposition qui inaugure pour Rouen une ère nouvelle d'initiative et de progrès.

On se souvient à Lille de l'éloquence du R. P. Souillard, de l'ordre des Pères Prêcheurs. Celui qui marche sur les traces du R. P. Lacordaire, son illustre maître, est à Saint-Petersbourg, et sa présence y produit une impression profonde. Les Dominicains ont une maison dans la capitale russe, et c'est pour faire entendre la parole de Dieu que le fervent apôtre a fait ce long voyage. C'est dans l'église catholique que desservent les religieux de son ordre qu'un nombre considérable d'assistants de toutes les religions viennent suivre ses brillantes prédications.

Le clergé russe s'en alarme. Déjà les écrits du P. Gagarin avaient jeté l'émotion dans le camp schismatique. Aujourd'hui, il devient évident pour lui que le catholicisme pourrait bien entrer à la suite de ce moine courageux. Aussi deux journaux ont cru devoir prévenir leurs coreligionnaires, et tout en appréciant le talent du prédicateur, les mettre en garde contre sa doctrine.

L'une de ces feuilles, la *Gazette du Saint-Synode*, termine ainsi un article où la véritable pensée qui dicte de telles lignes est révélée toute entière :

« M. Souillard n'est qu'une sentinelle avancée : derrière lui, il y a toute une armée avec laquelle le clergé orthodoxe devra lutter sans cesse et vigoureusement. Frères, la prudence et l'émulation nous sont indispensables. »
(*Courrier de Paris.*)

On lit dans le *Journal de Saint-Quentin* :

« On s'entretient très-vivement, dans notre ville, d'une faillite qui vient de faire de nombreuses victimes. L'auteur de ce méfait commercial est un nommé Odier-Toffin, commissionnaire, qui a profité de sa position pour abuser de la confiance d'un grand nombre de personnes, tant de la ville que d'autres villages voisins, et même du département de la Somme. »

Plusieurs fabricants des environs, qui le chargeaient du placement de leurs tissus, n'ont pu être payés, et, après avoir engagé, dit-on, pour 80 ou 90,000 francs de marchandises au mont-de-piété, il est parti avec sa femme dans la nuit de lundi à mardi dernier. On suppose qu'il s'est dirigé du côté de la Hollande, car il avait eu le soin de se procurer un passeport pour cette destination. Nous apprenons qu'un huissier vient de se mettre à sa poursuite.

On ne connaît pas encore très bien le chiffre de la perte qu'il fait subir. On assure qu'un marchand de coton lui a fait une reconnaissance de 10,000 fr. Nous ne tarderons pas, sans doute, à avoir de nouveaux détails. »

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 27 février 1859.

Sommes versées par 84 déposants, dont 12 nouveaux . . . fr. 9,532 00
22 demandes en remboursement . . . 3,234 76

Les opérations du mois de février sont suivies par MM. Ernoul - Bayart et Louis Watine, directeurs.

Dans le tableau régulateur du prix de l'hect. de froment, publié par le *Moniteur*, la troisième classe, section unique, dans laquelle figure Bergues, pour le département du Nord, porte les cotes suivantes :

	D ^o sem. janv.	4 ^o sem. fév.	2 ^o sem. fév.
Mulhouse . . .	44 33	44 44	44 63
Strasbourg . .	45 22	45 23	45 12
Bergues . . .	47 16	47 79	47 14
Arras . . .	45 01	45 »	45 27
Roye . . .	44 64	45 95	44 53
Soissons . . .	44 93	44 79	45 09
Paris . . .	p dev.	44 89	45 33
Rouen . . .	44 74	45 36	44 98
Saumur . . .	43 89	43 84	43 86
Nantes . . .	46 17	46 14	46 29
Marans . . .	45 37	45 30	45 30

Le prix moyen régulateur de la classe est donc de 44 fr. 83 c. pour la première section, de 45 fr. 15 c. pour la seconde, et de 45 fr. 13 c. pour la troisième.

Le prix moyen est de 45 fr. 04 c.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 22 au 29 février 1859 inclus, 26 garçons, 16 filles.

MARIAGES.

Du 28 février. — Entre Augustin Vanderbeken, fleur, et Marie Devisscher, journalière. — Célestin-François Béhin, tisserand, et Florentine-Sophie Play, journalière. — Louis-Joseph Raoul, journalier, et Mélanie-Adélaïde Degobert, journalière. — Charles-Florentin Lepers, fleur, et Fidèle-Joseph Leroy, journalière. — Louis-Joseph Delporte, tisserand, et Augustine Leclerc, journalière.

DÉCÈS.

Du 23 février. — Emérentienne-Joseph Petit, 49 ans, journalière, épouse de Jean-Baptiste-Joseph Bourgeois, hôpital. — Charlotte-Louise Vannoy, 48 ans, ménagère, veuve de Pierre-Louis Cabaye, Fontenoy (fort Frazee).

Du 24. — André Meunier, 60 ans, ouvrier teinturier, veuf de Joséphine Lorthioir, hôpital. — Jean-Baptiste-Joseph Masure, 75 ans, journalier, veuf de Marie-Anne Fremieux, aux Trois-Ponts.

Du 25. — Aimée-Joseph Lemaire, 73 ans, journalière, célibataire, Hospice.

Du 26. — Joseph-Marie Labis, 70 ans, tisserand, veuf d'Amélie-Joseph Ducatteau, pavé de l'Épule.

Du 27. — Célestine-Joseph Houzé, 59 ans, ménagère, épouse de Pierre-Louis-Joseph Debarbieux, au Calvaire. — Louise-Aimée Bourgeois, 63 ans, ménagère et propriétaire, épouse d'Adolphe Delescluse, rue du Collège.

Du 28. — Hélène Delescluse, 46 ans, ménagère, épouse de Jean-Baptiste Lantoin, rue de l'Empereur. — Elise-Joseph Hélain, 22 ans, ménagère, épouse de Napoléon-Joseph Liégeois, au Jean-Ghislain.

Plus 14 garçons et 8 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

FAITS DIVERS.

Le bœuf gras de Paris a, dit-on, coûté 5,000 francs à son acquéreur. Il a été acheté par M. May, boucher, place Saint-André-des-Arts. Ce boucher demeurant sur la rive gauche, ayant son abattoir à la barrière de Fontainebleau, il va en résulter de grands changements dans l'itinéraire des promenades du cortège.

Cinq bœufs gras seront réunis. Voici, non par ordre de mérite, mais par ordre de poids, les noms qu'ils ont reçus du syndicat des bouchers : *Fanfan la Tulipe*, 1,290 kilos; *Bastien*, 1,225 kilos; *Turin*, 1,185 kilos; *le Père Cornet*, 1,110 kilos; *Bayeusain*, 1,000 kilos. Ces bœufs sortent des pâtures de M. Adeline.

Marguerite, quand les lois autorisent une nouvelle demande en mariage ?

— Farceur ! Les lois ne peuvent songer à tout ! Mais si je les faisais, le mariage suivrait immédiatement les fiançailles, car de ma vie je n'ai pu souffrir les fiançailles secrètes.

— Et moi je les aime beaucoup, tante ; du reste, rien ne presse dans le cas actuel ; je repars pour la campagne au mois d'avril.

— Et tu y demeureras jusqu'à l'automne ?

— Pourquoi pas ! Jusqu'à la Pentecôte...

J'aime mieux cela !

— Es-tu fou ? Nous y sommes bientôt...

— Un mois et demi après Pâques, interrompit William. Tu ne peut rien exiger de plus.

— Si, vraiment, j'exige d'avantage ! — Ne remets pas le nez à la maison avant la Saint-Jean, ou, je t'en préviens, tu seras mal reçu ! Il faut que tout se passe d'une manière convenable et honorable ; si non, je m'en mêle pas.

— Eh bien donc, à la Saint-Michel !

Lorsque William prit congé des dames de la mansarde, au moment de son départ, il leur fit promettre de regarder son jardin comme le leur ; mais il arracha à la tante Marguerite le serment solennel que, sous aucun prétexte, elle ne leur permettrait de visiter la maison. Le motif de cette recommandation n'échappa point à madame Utter, qui savait bien aussi quand ces dames verraient les appartements de l'ingénieur ; elle tint sa promesse en femme habile.

Marie ne regarda partir William qu'à travers ses rideaux.

Sa mère répondit de la fenêtre, au salut cordial de l'ingénieur. Quelle différence entre cet adieu et celui qu'elle avait reçu de William quelques années auparavant et à la même place !

« Nous serons bien longtemps sans le voir ! » dit-elle, en cherchant le regard de sa fille ; mais celle-ci évita le sien et baissa les yeux sur son ouvrage.

Au printemps, Marie parcourut avec le conseiller les allées du jardin de William ; elle se sentait plus heureuse, plus contente qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. A chaque nouvelle aurore qui brillait sur sa vie, son cœur se dilatait davantage. Les sombres nuages s'éloignaient de plus en plus, et elle finit par ne plus en conserver que le souvenir — souvenir mélancolique, mais non pas poignant ; car lorsque la conscience est tranquille, les souffrances passées procurent une félicité qui ressemble presque à de la joie, bien qu'il s'y mêle en secret un écho de la douleur.

Le plus grand bonheur de Marie était de s'asseoir, au coucher du soleil, sous les ombres de ce jardin, et de contempler la rivière qui le bordait. Là régnait tant de calme, tant d'harmonie ! Le propriétaire allait bientôt revenir — et alors qu'arriverait-il ? A cette pensée qui, malgré elle, se glissait si souvent dans son esprit, elle sentait son cœur tressaillir d'un sentiment longtemps repoussé. Mais elle le refoulait encore, ce sentiment qui portait le trouble dans ses regards et la faisait souvent rêver en plein jour, alors qu'elle aurait dû travailler.

William ne revint que quelques jours après la Saint-Jean.

Déjà la conseillère craignait de recevoir une nouvelle lettre « au nom de l'humanité » lorsqu'enfin son cher ingénieur arriva sain et sauf, mais fort brûlé du soleil et de l'humeur la plus détestable, car ses affaires avaient retardé son retour de trois grands jours tout entiers.

« Comment arriverais-tu trop tard, mon en-

fant ? Tu as encore devant toi un fameux laps de temps ! » lui dit la vieille Marguerite pour l'apaiser.

Malgré la bonne intention qui l'inspirait, cette consolation fut comme une goutte d'eau versée sur une pierre brûlante : un simple retard de quelques jours au bonheur qu'il attendait, c'était aux yeux de William une perte irréparable, dont il ne pouvait se dédommager qu'en ne perdant plus une seconde.

« Pour l'amour de Jésus, mon enfant, ne cours donc pas comme un insensé ! — Tu es tout couvert de poussière ! On dirait que tu as passé la nuit sur la grande route. »

— On ne se tromperait pas ! » répondit William en montant l'escalier quatre à quatre ; car la tante Marguerite avait raison : il fallait d'abord faire toilette, fût-ce en toute hâte.

« Où vas-tu donc ? » dit Marie, cherchant à retenir sa mère qui s'appropriait à la quitter. — Mon Dieu ! que tu es étrange, chère enfant ! Où irais-je, sinon à la cuisine pour faire mon chocolat, qui, Dieu merci, se débite aussi bien qu'autrefois ? »

A ces mots, elle se rendit à ses occupations, et Marie n'eut pas le courage de la retenir ; elle ne voulait point avouer à sa mère qu'elle avait besoin de sa présence ; à peine se l'avouait-elle à elle-même.

Marie portait le deuil depuis six mois, et, sans trop savoir comment, elle y avait réfléchi ce jour-là pour la première fois. Il lui était venu une foule de pensées, entre autres celle que sa robe noire si chaude n'était nullement de saison par une journée brûlante. Elle en avait réparé une de mousseline, afin d'avoir un vêtement plus léger ; elle la mit. Mais qui peindrait son embarras lorsque, en ce moment, sa mère avança

— Pour donner une idée de la façon dont sont faites quelques chroniques parisiennes, nous dirons que deux ou trois journaux rendent compte du bal qui n'a pas eu lieu jeudi à l'hôtel Lambert, par suite de la mort du comte Krassinski. Ces journaux dépeignent les festons, les girandoles, parlent des mots qui y ont été prononcés et vont même jusqu'à citer les personnalités considérables qui assistaient à ce bal, remis par suite de la triste événement dont nous avons parlé.

— Voici l'analyse abrégée de *Herculanum*, le nouvel opéra de M. Félicien David, qui doit être représenté sous peu à l'Académie impériale de musique :

Olympia, reine d'Orient, arrive en Italie, où elle vient recevoir une nouvelle investiture de sa souveraineté. Rome l'a choisie pour asservir l'Euphrate.

La reine (Mme Borghi - Mamo) est accompagnée de son frère, un proconsul romain nommé Nicanor (M. Obin). Elle enlève, par ses séductions, un jeune chrétien, Hélios (M. Roger), à son Dieu et à sa fiancée. Celle-ci (Mme Gueymard - Lauters) se nomme Lilia ; elle demeure fidèle à son amour et à sa religion, malgré les embûches de Nicanor, malgré Satan lui-même, qui s'élance de l'abîme afin d'achever l'œuvre de perdition que le proconsul, frappé par la foudre, n'a pu accomplir.

Voici la distribution des principaux accidents scéniques des décorations de cet opéra :

Premier acte. — Palais d'Olympia. Un immense vélarium porté par des cariatides d'or. Au deuxième plan : palais, villas, et, dans le fond, le Vésuve.

La cour d'Olympia se compose des rois d'Assyrie, de satrapes, de guerriers olympiens, de sénateurs, de seigneurs, de dames nobles. Au milieu, on voit se mouvoir des Nubiennes, des esclaves, des soldats romains, des licteurs, des flabellifères. Les filles des rois d'Assyrie ont, comme Olympia, des suites brillantes.

Deuxième acte. — Nature sauvage et désolée, ceinture de rochers qui cache l'horizon. Entrée des catacombes. Chrétiennes et chrétiennes.

Troisième acte. — Salle découverte somptueusement décorée, autour de laquelle règnent des galeries. Au deuxième plan : une table en fer à cheval chargée de vases d'or, de coupes et de fruits.

Un ballet composé d'esclaves, sylvains, nègres, grâces, muses, bachantes. Mme Emma Livry, bacchante ; M. Mérante, sylvain.

Quatrième acte. — Péristyle d'une structure étrange, et l'éruption du Vésuve.

Le tableau final sera magnifique. C'est l'engloutissement d'Herculanum sous la lave du Vésuve. Satan, du haut d'une terrasse où Olympia s'est réfugiée, lui montre le châiment qui s'approche. Tandis que la reine se débat sous l'étreinte du démon, le torrent de feu envahit la scène et enveloppe la terrasse, qui s'abîme avec Olzmpia, Satan et tout le chœur.

L'Opéra va déployer des splendeurs de mise en scène. Les décorations sont peintes par Cambron, Thierry et Despléchin. La pompe du spectacle, la danse d'Emma Livry, la poésie de Méry, la musique de David, tout promet l'un de ces succès qui font époque.

— On écrit de Courtray :

« La gendarmerie a conduit dimanche, et écroué à notre prison cellulaire, l'individu de Mouscron accusé de tentative d'assassinat, en pleine voie publique, sur la personne d'une jeune fille qui refusait de le prendre pour mari. Le lendemain, il a subi un interrogatoire au cabinet de M. le juge d'instruction. »

la tête dans la pièce pour voir l'heure et s'écria toute surprise :

« Chère enfant tu n'as sans doute pas l'intention de sortir avec cette robe ? »

— Non, je ne sors pas mère.

— Je croyais que tu allais le faire en te voyant changer de toilette.

— Je meurs de chaud avec ma robe noire ! Ne puis-je donc jamais en mettre une plus légère ? »

Sa mère ferma la porte sans répondre.

Marie la rouvrit.

« Tu n'as rien à objecter, n'est-ce pas, mère ? »

— Rien, mon enfant — Pourquoi ne modifies-tu pas un peu ton deuil ? Seulement n'oublie pas que, pour le moment, il faut t'en tenir là. »

Rentrée dans la pièce, Marie renonça au projet de mettre un col de tulle qu'elle avait déjà préparé, et elle le remplaça par un châle de soie noire qu'elle se jeta sur les épaules devant la glace. Mais cet accoutrement lui parut beaucoup trop triste et trop solennel, et d'ailleurs elle ne pouvait circuler dans la maison avec ce grand châle. D'un autre côté, il lui était impossible de remettre le petit châle de la femme du pasteur : il était trop laid. Les cols de deuil à larges plis, qu'elle avait portés tout l'hiver, n'étaient plus en bon état ; il ne lui restait donc que le voile noir de son chapeau ; elle l'en détacha sur-le-champ et le transforma en un petit mouchoir qui rehaussait encore la blancheur éblouissante de son cou. Puis elle lissa ses cheveux, et sa toilette achevée, elle se rassit à sa table à ouvrage.

Pendant une petite demi-heure, l'éguille manqua souvent l'ourlet, et le regard de Marie plongea bien de fois dans la rue. Tout à coup,